13 floréal, an 8e. R

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

http://www.archive.org/details/letableaudessabi00davi

LE TABLEAU DES SABINES,

EXPOSÉ PUBLIQUEMENT
AU PALAIS NATIONAL
DES SCIENCES ET DES ARTS,
SALLE DE LA CI-DEVANT ACADÉMIE D'ARCHITECTURE.

PAR LE C^EN DAVID,
MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
AU PALAIS NATIONAL DES SCIENCES ET ARTS.
AN VIII.

AVANT-PROPOS.

L'ANTIQUITÉ n'a pas cessé d'être la grande école des peintres modernes, et la source où ils puisent les beautés de leur art. Nous cherchons à imiter les anciens dans le génie de leurs conceptions, la pureté de leur dessin, l'expression de leurs figures et les graces de leurs formes. Ne pourrions-nous pas faire un pas de plus, et les imiter aussi dans leurs mœurs et les institutions qui s'étoient établies chez eux, pour porter les arts à leur perfection?

L'usage, pour un peintre, d'exposer ses ouvrages aux yeux de ses concitoyens, moyennant une rétribution individuelle, n'est point nouveau. Le savant abbé Barthélemy, dans son Voyage du jeune Anacharsis, parlant du fameux Zeuxis, ne perd pas l'occasion d'observer que ce peintre retiroit de la vue de ses ouvrages des rétributions qui l'enrichirent à un tel point qu'il faisoit souvent don de ses chefs-d'œuvre à la patrie, disant qu'il n'y avoit point de particulier en état de les payer. Il cite à ce sujet les témoignages d'Élien et de Pausanias. Ils nous prouvent que, pour les ouvrages

de peinture, l'usage de l'exposition publique étoit admis chez les Grecs; et certes, sous le rapport des arts, nous ne devons pas craindre de nous égarer en marchant sur leurs traces.

De nos jours, cette pratique est observée en Angleterre, où elle est appelée *exhibition*. Les tableaux de la mort du général Wolf et du lord Chatam, peints par West, notre contemporain, lui ont valu dans ce pays des sommes immenses. L'exhibition y existoit long-temps auparavant, et y avoit été introduite, au siecle dernier, par Van-dick, dont le public venoit en foule admirer les ouvrages; il parvint par ce moyen à une fortune considérable.

N'est-ce pas une idée aussi juste que sage que celle qui procure aux arts les moyens d'exister par eux-mêmes, de se soutenir par leurs propres ressources, et de jouir de la noble indépendance qui convient au génie, et sans laquelle le feu qui l'anime est bientôt éteint? D'un autre côté, quel moyen plus digne de tirer un parti honorable du fruit de son travail que de le soumettre au jugement du public, et de n'attendre de récompense que de l'accueil qu'il veut bien lui faire? Si la production est médiocre, le jugement du public en

aura bientôt fait justice. L'auteur, ne recueillant ni gloire ni indemnité, s'instruira, par une sévere expérience, des moyens de réparer ses fautes, et de captiver l'attention des spectateurs par de plus heureuses conceptions.

De tous les arts que professe le génie, la peinture est incontestablement celui qui exige le plus de sacrifices. Il n'est pas rare de mettre jusqu'à trois ou quatre ans à terminer un tableau d'histoire. Je n'entrerai ici dans aucun détail concernant les dépenses préalables auxquelles un peintre est obligé. L'article seul des costumes et des modeles est très considérable. Ces difficultés, n'en doutons pas, ont rebuté beaucoup d'artistes ; et peut-être avons-nous perdu bien des chefs-d'œuvre que le génie de plusieurs d'entre eux avoit conçus, et que leur pauvreté les a empêchés d'exécuter. Je vais plus loin : combien de peintres honnêtes et vertueux, qui n'auroient jamais prêté leurs pinceaux qu'à des sujets nobles et moraux, les ont dégradés et avilis par l'effet du besoin! Ils les ont prostitués à l'argent des Phryné et des Laïs : c'est leur indigence seule qui les a rendus coupables ; et leur talent, fait pour fortifier le respect des mœurs, a contribué à les corrompre.

Qu'il me seroit doux, que je m'estimerois heureux, si, en donnant l'exemple d'une exposition publique, je pouvois en amener l'usage! si cet usage pouvoit offrir aux talents un moyen de les soustraire à la pauvreté, et si, par suite de ce premier avantage, je pouvois contribuer à rendre les arts à leur véritable destination, qui est de servir la morale et d'élever les ames, en faisant passer dans celles des spectateurs les sentiments généreux rappelés par les productions des artistes! C'est un grand secret que de remuer le cœur humain; et ce moyen peut donner un grand mouvement à l'énergie publique et au caractere national. Qui pourra nier que jusqu'à présent le peuple français n'ait été étranger aux arts, et qu'il vécut au milieu d'eux sans y participer? La peinture ou la sculpture offroit-elle une production rare, elle devenoit aussitôt la conquête d'un riche qui s'en emparoit souvent à un prix médiocre, et qui, jaloux de sa propriété exclusive, n'admettoit à la voir qu'un petit nombre d'amis : sa vue en étoit interdite au reste de la société. Au moins, en favorisant le systême des expositions publiques, le peuple, pour une légere rétribution, entrera en partage des richesses du génie: il s'éclairera

sur les arts, auxquels il n'est pas si indifférent qu'on affecte de le croire ; ses lumieres s'accroîtront, son goût se formera ; et, quoiqu'il ne soit pas assez exercé pour décider sur les finesses ou les difficultés de l'art, son jugement, toujours dicté par la nature, et toujours produit par le sentiment, pourra souvent flatter, et même éclairer un auteur qui saura l'apprécier.

De plus, quel regret et quelle douleur (pour des hommes sincèrement attachés aux arts et à leur patrie) de voir passer chez des nations étrangeres nombre de monuments d'un grand prix, sans que leur nation, qui les avoit produits, en eût à peine connoissance ! L'exposition publique tend à conserver les chefs-d'œuvre aux pays heureux où ils sont nés ; c'est par elle que nous devons espérer de voir revivre les beaux temps de la Grece, où un artiste, satisfait des sommes que lui avoient procurées les rétributions de ses concitoyens, se plaisoit à faire don à sa patrie de ces mêmes chefs-d'œuvre qu'elle avoit admirés : après l'avoir honorée par ses talents, il finissoit par bien mériter d'elle par sa générosité.

On m'objectera sans doute que chaque peuple a ses usages, et que celui de l'exposition publique

des objets des arts ne s'est jamais introduit en France. Je réponds d'abord que je ne me charge point d'expliquer les contradictions humaines; mais je demande si un auteur dramatique ne donne pas à son ouvrage la plus grande publicité possible, et s'il ne reçoit pas une partie de l'argent des spectateurs en échange des émotions ou des différents plaisirs qu'il leur a causés par la peinture des passions ou par celle des ridicules. Je demande si un compositeur de musique, qui a donné l'ame et la vie à un poëme lyrique, rougit de partager avec l'auteur des paroles les profits de sa représentation. Ce qui est honorable aux uns peut-il être humiliant pour les autres? et si les différents arts ne forment qu'une famille, tous les artistes ne peuvent-ils pas se regarder comme freres, et suivre les mêmes lois pour arriver à la célébrité et à la fortune?

Je réponds encore que ce qu'on n'a pas fait il faut se hâter de le faire, s'il peut en résulter un bien. Qui empêche donc d'introduire dans la république française un usage dont les Grecs et les nations modernes nous ont donné l'exemple? Nos anciens préjugés ne s'opposent plus à l'exercice de la liberté publique. La nature et le cours de nos

idées ont changé depuis la révolution ; et nous ne reviendrons pas, j'espere, aux fausses délicatesses qui ont si long-temps comprimé le génie. Pour moi, je ne connois point d'honneur au-dessus de celui d'avoir le public pour juge. Je ne crains de sa part ni passion ni partialité : ses rétributions sont des dons volontaires qui prouvent son goût pour les arts ; ses éloges sont l'expression libre du plaisir qu'il éprouve ; et de telles récompenses valent bien, sans doute, celles des temps académiques.

Les réflexions que j'ai proposées, et le système d'exposition publique, dont j'aurai le premier donné l'exemple, m'ont été suggérés principalement par le desir de procurer aux artistes qui professent la peinture le moyen d'être indemnisés de l'emploi de leur temps et du sacrifice de leurs dépenses, et de leur assurer une ressource contre la pauvreté, qui n'est que trop souvent leur triste partage. J'ai été encouragé et aidé dans ces vues par le gouvernement, qui, dans cette occasion, m'a donné une grande preuve de la protection éclatante qu'il accorde aux arts, en me fournissant un local pour mon exposition, avec d'autres accessoires considérables : mais j'aurai reçu une

récompense bien flatteuse, si, le public venant à goûter mon tableau, je puis ouvrir aux artistes une route utile, qui, en excitant leur encouragement, contribue à l'avancement de l'art, et à la perfection de la morale, que nous devons sans cesse avoir pour objet.

Après avoir déclaré ici mes véritables intentions, il ne me reste plus qu'à donner au public une notice explicative du sujet que j'expose à ses yeux.

. . . . . *ament meminisse periti.*

EXPOSITION

du tableau des Sabines, au palais national des sciences et arts, salle de la ci-devant académie d'architecture, par le citoyen DAVID, membre de l'institut national.

L'ORIGINE de l'empire romain est enveloppée d'obscurité. Le fait sur lequel les historiens varient le moins, c'est qu'après la prise de Troie quelques Troyens, s'étant embarqués, et ayant été jetés par les vents sur les côtes de la Toscane, descendirent près la riviere du Tibre, et s'établirent au pied du mont Palatin.

Il est hors de mon sujet d'entrer dans le détail des évènements qui ont précédé l'existence de Romulus. Je dois seulement m'attacher à faire connoître les idées de grandeur et d'extraction divine que le peuple romain se plut à donner à son fondateur.

Ce qui n'est que fiction pour l'historien est une vérité incontestable pour le peintre et le poëte : à leurs yeux, Romulus, et Rémus, son frere, sont les enfants jumeaux de Mars et de Rhée, prêtresse consacrée au culte de Vesta.

Amulius, roi d'Albe, pere de Rhée, regardant

la maternité de sa fille comme un opprobre, résolut de faire périr ses enfants en les faisant exposer, tous deux dans le même berceau, sur les eaux du Tibre. Ces enfants d'un dieu furent sauvés par un double miracle. Ils furent jetés sur le rivage; et une louve, dépouillant pour eux sa férocité naturelle, prit soin de les allaiter. Le berger Faustulus, témoin de ce prodige, en fut frappé d'étonnement; et, touché des graces de ces petits enfants, il les transporta chez lui, où il les éleva comme s'ils eussent été les siens propres.

Dès leur plus tendre jeunesse, un air de noblesse et de grandeur répandu sur toute leur personne, joint à une taille extraordinaire, sembloit présager en eux de hautes destinées. Romulus, toutefois, l'emportoit sur son frere, tant par la force du caractere que par la hardiesse des idées. Les enfants des bergers du voisinage, ses compagnons, ne tarderent pas à reconnoître sa supériorité: aussi le nommerent-ils leur chef, et le mirent-ils à leur tête dans tous leurs exercices.

Romulus aimoit la guerre. Son ambition naturelle étoit encore fortifiée par la révélation que lui avoient faite certains oracles, en lui prédisant qu'un jour il fonderoit une ville qui parviendroit au comble de la splendeur et de la gloire. Dès qu'il eut jeté les fondements de Rome, il n'oublia

rien pour attirer à lui les bergers des contrées voisines, les esclaves fugitifs, et tous les étrangers propres à de grandes entreprises. Tels furent les foibles commencements d'un empire qui, par la suite, subjugua l'univers. *Genus unde latinum.*

Dans cet état de peuple naissant, les Romains avoient peu de femmes. Les filles des Sabins, peuple fixé dans le voisinage de Rome, à la distance d'à-peu-près cinq lieues, avoient attiré leur attention. Elles étoient déja célebres par leur beauté et leur modestie. Pour s'en procurer, Romulus employa un moyen familier aux peuples guerriers: ce fut la violence.

Il fit d'abord courir le bruit qu'il avoit trouvé sous terre l'autel d'un dieu appelé *Consus*, divinité qui étoit en grande vénération chez ses voisins, et qu'on croit être *Neptune équestre.* Quand ce bruit fut accrédité, il fit publier par-tout qu'à un jour par lui désigné il feroit un sacrifice solemnel, à la suite duquel on célébreroit une fête et des jeux, auxquels il invita tous les étrangers, et en particulier les Sabins, dont il espéroit des femmes. Les étrangers accoururent de tous côtés à ce spectacle. Romulus, vêtu de pourpre, et accompagné des principaux Romains, étoit assis sur le lieu le plus éminent. Il étoit convenu d'un signal où, après s'être levé, il ploieroit un pan de sa robe, et ensuite le déploieroit; ses

soldats devoient alors se précipiter sur les filles sabines, les saisir et les enlever, en laissant prendre la fuite aux hommes, sans les poursuivre.

Ce hardi projet fut exécuté, et les jeunes Sabines, malgré leurs prieres, leur désespoir et leurs cris, furent enlevées, et conduites à Rome, où les Romains les épouserent, et les traiterent d'ailleurs avec toutes sortes d'égards (1).

La punition suit tôt ou tard. Les Sabins, vivement sensibles à l'outrage fait à leurs filles, tenterent en plusieurs occasions d'en tirer vengeance. Au bout de trois ans, et après que les Sabines furent devenues meres, Tatius, leur roi, toujours indigné d'un rapt aussi infâme, rassembla ses plus braves guerriers, et fondit avec eux sur Rome, pour exterminer les ravisseurs. Rome est surprise; déja les Sabins couvrent les remparts du Capitole, dont ils s'étoient emparés par la trahison de Tarpéia. A cette nouvelle, les Romains s'arment à la hâte, sortent, et marchent à l'ennemi. Le combat s'engage; on s'attaque de part et d'autre, lorsque les deux chefs, animés d'une égale fureur, se rencontrant au fort de la

(1) Remarquons ici, en passant, que l'instant de cet enlevement a été traité par le pinceau touchant et sévere du Poussin, à qui les Romains modernes ont déféré le nom de divin. J'ai osé traiter la suite du même sujet, au moment où les Sabines viennent séparer les armées des Sabins et des Romains.

mêlée, se disposent à se livrer un combat singulier, suivant l'usage de ces temps héroïques.

Mais que ne peuvent à-la-fois l'amour conjugal et l'amour maternel! Tout-à-coup les Sabines enlevées par les Romains accourent sur le champ de bataille, tout échevelées, portant leurs petits enfants nus sur leur sein, à travers les monceaux de morts et les chevaux animés au combat. Elles appellent à grands cris leurs peres, leurs freres, leurs époux, s'adressant tantôt aux Romains, tantôt aux Sabins, en leur donnant les plus doux noms qui soient parmi les hommes. Les combattants, émus de pitié, leur font place; Hersilie, l'une d'elles, femme de Romulus, dont elle avoit eu deux enfants, s'avance entre les deux chefs; elle s'écrie: « Sabins, que venez-vous faire sous les « murs de Rome? Ce ne sont point des filles que « vous voulez rendre à leurs parents, ni des ravis« seurs que vous voulez punir; il falloit nous tirer « de leurs mains lorsque nous leur étions encore « étrangeres: mais maintenant que nous sommes « liées à eux par les chaînes les plus sacrées, vous « venez enlever des femmes à leurs époux et des « meres à leurs enfants. Le secours que vous vou« lez nous donner à présent nous est mille fois « plus douloureux que l'abandon où vous nous « laissâtes lorsque nous fûmes enlevées. Si vous « faisiez la guerre pour quelque cause qui ne fût « pas la nôtre, encore aurions-nous des droits à

« votre pitié, puisque c'est par nous que vous avez « été faits aïeux, beaux-peres, beaux-freres et al- « liés de ceux que vous combattez. Mais si cette « guerre n'a été entreprise que pour nous, nous « vous supplions de nous rendre, parmi vous, nos « peres et nos freres, sans nous priver, parmi les « Romains, de nos maris et de nos petits en- « fants (1)». Ces paroles d'Hersilie, accompagnées de ses larmes, retentissent dans tous les cœurs. Parmi les femmes qui l'accompagnent, les unes mettent leurs enfants aux pieds des soldats, qui laissent tomber de leurs mains leurs épées sanglantes; d'autres levent en l'air leurs nourrissons, et les opposent comme des boucliers aux forêts de piques, qui se baissent à leur aspect. Romulus suspend le javelot qu'il est prêt à lancer contre Tatius. Le général de la cavalerie remet son épée dans le fourreau. Des soldats élevent leurs casques en signe de paix. Les sentiments de l'amour conjugal, paternel, et fraternel, se propagent de rang en rang dans les deux armées. Bientôt les Romains et les Sabins s'embrassent, et ne forment plus qu'un peuple.

(1) Voyez Plutarque, vie de Romulus.

NOTE

SUR LA NUDITÉ DE MES HÉROS.

Une objection qu'on m'a déja faite, et qu'on ne manquera pas de reproduire, c'est celle de la nudité de mes héros. Les exemples à citer en ma faveur sont si nombreux dans ce qui nous reste des ouvrages des anciens, que la seule difficulté que j'éprouve vient de l'embarras du choix. Voici comme j'y réponds. C'étoit un usage reçu parmi les peintres, les statuaires, et les poëtes de l'antiquité, de représenter nus les dieux, les héros, et généralement les hommes qu'ils vouloient illustrer. Peignoient-ils un philosophe? il étoit nu, avec un manteau sur l'épaule, et les attributs de son caractere. Peignoient-ils un guerrier? il étoit nu, le casque en tête, l'épée attachée à un baudrier, un bouclier au bras, et des brodequins aux pieds; quelquefois ils y joignoient une draperie, quand ils jugeoient qu'elle pouvoit ajouter à la grace de sa figure: ainsi des autres, comme on le voit dans mon Tatius, ou, pour mieux dire, comme on pourra l'observer incessamment au Musée central des arts, dans la figure de Phocion, nouvellement arrivée de Rome. Ne sont-ils pas nus, les deux fils de Jupiter, Castor et Pollux, ouvrages de Phidias et de Praxiteles, qui se voient à Rome, à *Monte-Cavallo?* L'Achille, à la ville Borghese, est également nu. A Versailles, on voit sur le vase appelé de Médicis un bas-relief représentant le sacrifice d'Iphigénie: Achille y est également nu, ainsi que la plupart des guerriers qui sont autour du vase. On peut voir chez le statuaire Giraud, dans son musée, place Vendôme, le bas-relief de Persée et d'Andromede. Le héros y est nu, quoiqu'il vienne de combattre un monstre qui lance le venin. On trouvera de même à la bibliotheque nationale, dans le livre des estampes d'Herculanum, le sujet du départ d'Hippolyte

pour la chasse, en présence de Phedre; il est nu. Et combien d'autres autorités ne pourrois-je pas citer encore! Celles que je viens de rapporter suffiront sans doute pour que le public ne s'étonne pas que j'aie cherché à imiter ces grands modeles dans mon Romulus, qui lui-même est fils d'un dieu. Mais en voici une que j'ai réservée pour la derniere, parcequ'elle est le complément de toutes les autres: C'est Romulus lui-même qui est représenté nu sur une médaille, au moment où, après avoir tué Acron, roi des Céninéens, il porte sur ses épaules un trophée formé de ses armes, qu'il déposa ensuite dans le temple de Jupiter Férétrien; et ce furent là les premieres dépouilles opimes. Actuellement que je crois avoir répondu d'une maniere satisfaisante au reproche que l'on m'a fait, ou qu'on pourra me faire, sur la nudité de mes héros, qu'il me soit permis d'en appeler aux artistes. Ils savent mieux que personne combien il m'eût été plus facile de les habiller: qu'ils disent combieu les draperies me fournissoient de moyens plus aisés pour détacher mes figures de la toile. Je pense au contraire qu'ils me sauront gré de la tâche difficile que je me suis imposée, pénétrés de cette vérité, que qui fait le plus peut faire le moins. En un mot, mon intention, en faisant ce tableau, étoit de peindre les mœurs antiques avec une telle exactitude que les Grecs et les Romains, en voyant mon ouvrage, ne m'eussent pas trouvé étranger à leurs coutumes.

Special 90-B
7783

THE GETTY CENTER
LIBRARY